

retourne sans délai à Prague ; car, si Mariette s'avisait de prendre l'offensive, mais amis de là-bas, pourraient courir du danger. Ainsi donc, mes fidèles, continuez votre voyage, ajouta-t-il en s'adressant à ses hommes ; et que tout se passe précisément comme si j'étais là.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton particulier, et ses sbires lui répondirent par un regard prouvant qu'ils le comprenaient et qu'ils étaient prêts à lui obéir.

Cyprien se disposait à remonter à cheval, lorsque Lionel lui dit vivement : — Vous plairait-il de m'accorder quelques instants d'entretien ?

— Pourquoi ? demanda Cyprien froidement et en regardant le page d'un air défiant.

— Si je pouvais parler ouvertement, je ne demanderais pas à vous entretenir à part, répondit le page en indiquant les hommes armés.

— Arrière, vous autres ! cria Cyprien à ses hommes.

Lui, Lionel et Conrad, se trouvèrent alors seuls ensemble.

— Parlez, et soyez bref, dit Cyprien.

— J'ignore, reprit Lionel à voix basse, quel sort nous est destiné, à mon ami et à moi ; mais les paroles que vous nous avez adressées avaient quelque chose de si menaçant que nous sommes préparés au pire. Je voudrais, cependant, vous prier de bien réfléchir avant de vous porter aux extrémités à notre égard ; et cela, non pas seulement pour nous, mais aussi dans votre intérêt ; car celui dont nous sommes les serviteurs ne manquerait pas de venger notre mort d'une terrible façon.

— Vous faites allusion à l'homme qui se fait appeler Henri de Brabant ! exclama Cyprien en fixant sur Lionel un regard plein de colère. Cette menace ne te servira pas, jeune homme, et je ne me laisserai pas intimider, car, vois-tu, j'en sais assez sur ton maître plus que tu ne penses.

— Ah ! vous le connaissez s'écrièrent simultanément Lionel et Conrad.

— Oui, je sais que c'est un imposteur, répliqua Cyprien. Après s'être emparé, j'ignore comment, d'une lettre que j'ai adressée il y a quelque temps à Son Altesse souveraine le duc d'Autriche, il s'est servi de ce document pour obtenir ma confiance, dans l'intention d'en abuser. Puis au moyen de fausses lettres de créance, il a voulu se faire passer pour le représentant du duc. Mais, heureusement, il a été démasqué dans l'assemblée.

— Impossible ! exclama Lionel rouge d'indignation.

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! fit Conrad.

— Insolent ! s'écria Cyprien. Mais écoutez, ajouta-t-il plus doucement, et je vais vous convaincre que je connais bien votre maître. Lorsque'il est arrivé à Prague, il était porteur d'une lettre de Rodolphe de Rotenberg, qui avertissait son père de se défier de ce Henri de Brabant. Le comte dépêcha secrètement un messager à Vienne, avec ordre de prendre tous les renseignements possibles sur ce prétendu chevalier.

— Et ces renseignements... exclama Lionel.

— Le nom de Henri de Brabant est inconnu à la cour d'Autriche : C'est tout simplement un imposteur, comme je l'ai dit, et sans Zitzka, dont il est sans doute l'espion, il aurait été une des victimes de la statue de bronze.

— Je ne puis vous affirmer qu'une chose, répliqua Lionel, c'est qu'il n'y a pas dans toute la chrétienté un homme plus noble et plus grand que notre illustre maître.

— Des faits sont plus forts que des paroles, s'écria Cyprien. Est-ce que votre présence dans la maison où réside la princesse Elisabeth n'était pas une preuve de plus de sa duplicité ?

— Oh ! s'écria Lionel en laissant tomber les rênes sur le cou de son cheval et en joignant les mains, si je vous révélais une vérité presque incroyable, n'auriez-vous pas pitié de mon camarade et de moi ? D'ailleurs, je sais que si, pour sauver notre vie, nous vous faisons connaître ce secret dont l'importance est si grande, notre maître nous pardonnerait, car il est bon, généreux ; et, si peu que nous soyons, Conrad et moi, il ne permettrait pas qu'on fit tomber un cheveu de notre tête.

— Que voulez-vous dire ? Parlez ! dit Cyprien en regardant le jeune page avec étonnement et curiosité. Mais prenez garde, ajouta-t-il aussitôt, prenez garde de vous jouer de moi, car vous ne savez pas de quel pouvoir je suis armé !

— Non, non, je ne plaisante pas ! cria Lionel. Mais ce secret, je ne puis vous le dire que tout bas, à l'oreille.

— Ils n'entendront pas d'où ils sont, dit Cyprien en s'approchant de Lionel, qui se tenait penché sur sa selle.

— Plus près, plus près encore, dit le page : car la révélation que je vais faire ne saurait être confiée même à la brise. En un mot, Henri de Brabant...

Et le jeune homme acheva sa phrase dans une sorte de soupir.

— Ah ! par le Ciel ! je comprends tout ! s'écria Cyprien avec un tressaillement soudain. Oui, tout, est clair et intelligible maintenant. Fon que j'étais de ne pas soupçonner la vérité !

— A présent pouvons-nous compter sur votre générosité ? demanda Lionel.

Mais Cyprien eut l'air de ne pas entendre. Il ferma les yeux et réfléchit profondément sur les conséquences de la découverte qu'il venait de faire. Enfin, comme s'il eût été frappé d'une idée soudaine, il leva la tête et s'adressa aux deux pages : — Vous avez été initiés au mystère de cette maison où vous avez trouvé la princesse Elisabeth ? demanda-t-il.

— Nous ne savons rien, absolument rien ! répondit Lionel.

— Et moi, je vous dis que vous en connaissez trop ; et je ne veux pas vous laisser la tentation de raconter à votre maître ce que vous avez vu.

En achevant ces paroles, il fit signe aux hommes armés d'approcher. Ceux-ci obéirent et entourèrent Lionel et Conrad. Cyprien sauta alors sur son cheval ; il donna rapidement des instructions au chef des sbires, et partit ensuite au galop dans la direction de Prague.

Toute cette dernière scène s'était passée en moins d'une minute et ce fut avec épouvante que Lionel et Conrad reconnurent que la révélation qu'ils avaient faite, au lieu d'être pour eux un talisman, n'avait fait que confirmer leur ennemi dans ses projets de vengeance.

Ils échangèrent entre eux un regard désespéré et se mirent en marche au milieu de leur escorte, tournant le dos à la direction qu'avait prise Cyprien.

En très-peu de temps, ils atteignirent le carrefour où Henri de Brabant avait rencontré M. Cyprien, comme nous l'avons raconté dans l'un des premiers chapitres de cette histoire. Mais la petite chapelle n'existait plus. Elle avait été détruite par les hordes qui parcouraient la campagne.

Il était environ six heures du soir lorsqu'ils arrivèrent en vue du château de Rotenberg, dont les jeunes pages reconnurent instantanément les tours. Le chef de la troupe prit alors par un chemin de traverse, qui les conduisit, à travers champs, jusque derrière la forteresse ; et en moins d'un quart d'heure, ils atteignirent cette partie de la forêt à laquelle nous avons si souvent fait allusion, et qui s'étendait jusqu'à l'aile droite du château.

Les cavaliers passèrent au milieu des fourrés de verdure, et se dirigèrent vers une petite chapelle qui, grâce sans doute à sa solitude, avait échappé aux regards des dévastateurs.

Là, ils firent halte, attachèrent leurs chevaux au milieu des arbres, et firent descendre les deux pages. L'un des sbires partit dans la direction de la porte du château. Son absence dura près d'une demi-heure ; et quand il revint, il était accompagné d'un vieillard que Lionel et Conrad reconnurent aussitôt être l'intendant Hubert.

Le regard que ce dernier jeta sur eux leur prouva qu'il les reconnaissait aussi ; et les deux pages crurent remarquer sur son visage une expression de compassion. Dans tous les cas, elle s'effaça instantanément ; et les malheureux enfants sentirent le cœur leur manquer quand ils virent l'intendant s'entretenir avec animation avec le chef de la troupe.

Au bout de quelques minutes, durant lesquels Lionel et Conrad souffrirent une véritable torture causée par l'anxiété, Hubert s'approcha d'eux et leur dit :

— Il faut vous laisser lier, jeunes gens, avant de m'accompagner où je vais vous conduire ; mais je vous avertis que le monodrocri qui s'échapperait de votre bouche pour appeler au secours, serait le signal de votre mort.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton froid et sévère, mais en tremblant un peu, Hubert se détourna brusquement, et les sbires attachèrent Lionel et Conrad de façon à leur ôter tout pouvoir de résistance ou de s'échapper, mais en leur laissant la possibilité de marcher.

(A continuer.)